Ellul et la servitude douce de l'efficacité

Un volume rend hommage à un grand penseur de la technique et à un théologien de l'espérance dans un monde sans issue visible.

Jacques de Saint Victor



Jacques Ellul, à Nice, en avril 1978.
ULF ANDERSEN/AURIMAGES VIA AFP

Jacques Ellul appartient à ces penseurs oubliés de la liberté qui, comme Bertrand de Jouvenel, Bernard Charbonneau ou Ivan Illich, ont prédit la crise de la modernité. Mais comme ils se tiennent à distance des centres de pouvoir intellectuel des Trente Glorieuses, ils sont moins connus du grand public. Tous sont pourtant des intellectuels de haut niveau et ont en commun d'avoir perçu, chacun à sa manière, que la modernité ne menaçait pas la liberté par la contrainte brutale, mais par l'organisation rationnelle du monde, par cette montée des dispositifs, des procédures, des médiations techniques qui finissent par rendre superflue jusqu'à l'idée même d'une décision libre.

On comprend mieux le grand historien et théologien Jacques Ellul, qui inspire certains radicaux américains en lisant cette édition Bouquins, établie et présentée par Patrick Chastenet. Elle vise précisément à restituer l'unité tendue d'une œuvre qu'on avait trop souvent morcelée entre l'historien des institutions, le sociologue de la technique, le polémiste protestant et le théologien de l'espérance. Le volume réunit d'ailleurs, ce n'est pas anodin, plusieurs essais, *Le Système technicien*, *Propagandes*, *L'Espérance oubliée* pour finir par *Anarchie et christianisme* : tout Ellul, ou presque, est là, dans cette tension entre l'emprise des systèmes et l'exigence de liberté. Le livre rappelle cette préoccupation qui résume son parcours : « *Rien de ce que j'ai fait, vécu, pensé ne se comprend si on ne le réfère pas à la liberté.* »

On ne trouvera pas dans ce volume le livre décisif de 1954, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, où Ellul posait le diagnostic dont *Le Système technicien* constitue l'approfondissement. Fins connaisseurs d'Ellul, Patrick Chastenet et Frédéric Rognon rappellent d'abord que la technique occupe chez lui une place centrale, au point d'apparaître comme « *la principale menace sur notre liberté* ». Elle est inséparable d'une interrogation plus vaste sur la condition humaine moderne. Dès l'introduction au *Système technicien*, Chastenet souligne cette idée décisive : chez Ellul, « *la technique est en soi suppression des limites* », et c'est pourquoi elle devient le problème majeur d'une civilisation qui croit accroître sa puissance alors même qu'elle réduit l'espace intérieur de la liberté.

Le fameux « *système technicien* » doit être compris dans ce sens fort. Il désigne l'installation d'un ordre autonome, structuré par la recherche de l'efficacité maximale. Ce système n'interdit pas : il impose autrement. Il ne procède pas par commandement explicite mais par évidence. La servitude, chez Ellul, ne prend plus le visage ancien de l'oppression ; elle épouse au contraire celui de la rationalité. On obéit d'autant mieux que l'on croit simplement s'adapter au réel. Mais réduire Ellul à cette critique de la technicisation du monde serait manquer l'essentiel. Car cette analyse n'est intelligible qu'en regard d'un tout autre registre, que cette édition a le grand mérite de ne pas reléguer au second plan : celui de la théologie. Ellul ne pense jamais la technique seule. Il la met constamment en tension avec une anthropologie chrétienne profondément paradoxale, structurée par la contradiction. Il faut agir, écrit-il, « *comme si Dieu n'existait pas, et comme si tout dépendait de nous* », tout en affirmant que le salut n'est pas le résultat de la vertu, mais sa source ; et l'éthique chrétienne se déploie dans cette relation dialectique entre grâce et œuvres, de telle sorte qu'« *amour, foi, espérance, liberté et responsabilité sont inséparables* ».

Le cœur de la pensée d'Ellul n'est ni la machine ni même le seul « *système technicien* », pris en lui-même. Il réside dans le face-à-face entre deux logiques irréductibles : d'un côté, un monde livré à l'efficacité ; de l'autre, une exigence spirituelle qui réintroduit de l'incertitude, du choix, de la responsabilité, bref de la liberté. C'est cette tension, et non la seule dénonciation de la technique, qui donne à son œuvre sa singularité. Ellul est, en ce sens, un théologien de l'espérance – mais d'une espérance sans garantie, qui ne repose ni sur le progrès ni sur l'amélioration du monde. Chez lui, l'espérance commence précisément là où il n'y a plus de raison d'espérer.

Lire Ellul aujourd'hui ferait un bien fou à nos technocrates qui aspirent à diriger ce pays – d'Édouard Philippe à François Hollande – et les obligerait à s'interroger sur leur culture de gouvernement

Ce point éclaire d'un jour nouveau ses analyses politiques. Ellul est aussi, et peut-être d'abord, le théoricien de l'illusion. Les gouvernants continuent de parler le langage de la volonté, de la souveraineté, du choix collectif ; mais leurs décisions s'inscrivent dans un univers de contraintes techniques, administratives, économiques, communicationnelles, qui en balisent d'avance l'issue.

Il y a là une intuition qui n'a rien perdu de sa force, bien au contraire. Dans les démocraties avancées, le responsable politique n'apparaît plus comme un homme de décision au sens classique, mais d'abord comme un gestionnaire. Il ne tranche pas entre le juste et l'injuste, le souhaitable et l'indésirable ; il sélectionne souvent, parmi des options déjà filtrées, celle que les experts présentent comme la moins mauvaise. Voilà ce qu'Ellul avait vu venir avec une lucidité peu commune : non la disparition du politique, mais sa transformation progressive en gestionnaire de la nécessité.

Lire Ellul aujourd'hui ferait un bien fou à nos technocrates qui aspirent à diriger ce pays – d'Édouard Philippe à François Hollande – et les obligerait à s'interroger sur leur culture de gouvernement. Ils se jugent sérieux, compétents, fiers de ne pas céder aux passions idéologiques. Le problème est qu'ils décident de moins en moins entre des options réellement ouvertes. Ils choisissent, certes, mais dans un monde où le système a déjà présélectionné ce qui est pensable, faisable, administrable – tendance que l'on voit aujourd'hui se prolonger. Qu'aurait dit Ellul du recours croissant à des intelligences artificielles (IA) qui prétendent optimiser les décisions, au risque d'en uniformiser les critères et d'appauvrir le jugement ? Et que penserait-il, plus radicalement encore, de ces courants issus de la Silicon Valley qui rêvent d'un monde où l'homme serait dépassé, voire remplacé, par ses propres créations ? Se libérer de l'humain, devenu obstacle à l'efficacité. C'est précisément cette réduction silencieuse qu'Ellul nomme servitude moderne.

Rien n'est donc plus actuel. La manie des dispositifs, la montée des « *bonnes pratiques* », la dictature douce des tableaux de bord, le culte de l'évaluation, l'obsession des listes, qui s'étend même aux classements des universités – on imagine Ellul face à la fumeuse « *liste de Shanghaï* » qui détermine pourtant tant de réformes universitaires fatales aux « *humanités* » ? – : tout cela ne relève pas d'une dérive accidentelle mais d'une logique plus profonde. Le technocrate n'est pas l'ennemi de la démocratie ; il en devient la figure affligeante lorsque celle-ci cesse de se penser comme délibération sur les fins pour se réduire à la meilleure adaptation aux moyens disponibles.

Sans Bernard Charbonneau, son « *génial ami* » qui lui aurait « *appris à penser* », Ellul n'aurait sans doute jamais découvert la réalité du phénomène technicien. Ce rappel n'est pas seulement biographique. Il dit quelque chose d'important : Ellul est aussi un penseur de la filiation intellectuelle, de l'amitié créatrice, du travail à contre-courant. Son refus des orthodoxies ne vient pas, chez ce spécialiste du droit romain, d'un goût de la marginalité ; il vient d'une expérience concrète de ce que produit le monde moderne lorsqu'il absolutise l'organisation.



ENTRE TECHNIQUE ET LIBERTÉ
De Jacques Ellul, Bouquins/Mollat, 1216 p., 35 €.

De là son intérêt, souvent mal compris, pour les initiatives locales, les médiations concrètes, le tissu associatif, les formes modestes mais réelles de résistance. « Small is beautiful ». Il préféra, rappelle son exégète, « *les initiatives locales, les mouvements sociaux et le combat associatif à l'illusion politique* ». Ce n'est pas un retrait hors du monde ; c'est une autre manière d'habiter le monde, plus sceptique à l'égard des grands appareils, plus attentive aux lieux où la liberté demeure praticable.



L'IMPOSSIBLE PRIÈRE
De Jacques Ellul, La Petite Vermillon, 224 p., 8,10 €.

C'est ici que reparaît l'espérance, mais une espérance très éloignée de l'optimisme historique. Il faut insister sur ce point, car c'est lui qui empêche de rabattre Ellul sur une critique purement négative de la modernité. L'espérance, chez lui, n'est pas la croyance que le monde ira mieux ; elle est le refus de conclure de l'état des choses à l'impossibilité de la liberté. Elle ne nie pas la puissance des systèmes ; elle refuse seulement de leur accorder le dernier mot. En ce sens, Ellul est bien un théologien de la non-puissance : non celui qui se résigne, mais celui qui sait que la liberté ne se mesure pas à la puissance dont elle dispose. Ce qu'il reproche à notre monde, ce n'est pas d'être technique ; c'est de faire comme si la technique pouvait suffire à définir l'humain. Ce qu'il attaque, ce n'est pas le progrès des moyens ; c'est l'oubli des fins.



SI TU ES LE FILS DE DIEU
De Jacques Ellul, La Petite Vermillon, 176 p., 7,50 €.

À la lumière de cette édition, Ellul apparaît comme un homme qui oblige son lecteur à comprendre le péril moderne : à force de tout vouloir rendre parfaitement fonctionnel, nous avons rendu notre vie plus difficile. Ellul ne nous dit pas comment abolir cette situation ; il nous force à poser une question plus sobre et plus grave : dans un univers où les moyens tendent à décider pour nous, que reste-t-il de cette part de l'homme qui ne consent pas tout entière à la nécessité ? ■